

**RECHERCHE SUR L'EDUCATION FEMININE
ET LA SOCIETE HIERARCHISEE EN IMERINA
DEPUIS LE XVIème SIECLE**

par

Jacqueline RAVELOMANANA

La présente étude s'inscrit dans le cadre d'une recherche plus vaste, sur le thème de l'éducation des jeunes filles en Imerina dans une société hiérarchisée et qui embrasse la période allant de l'avènement des royaumes malgaches (aux alentours du XVIème siècle) jusqu'au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Le choix d'une aussi longue période ne manquera pas de susciter des critiques, mais en fonction de certaines de nos analyses, nous nous proposons de préciser dans ce travail comment la relation entre le présent et le passé se conçoit et se perçoit.

Tout d'abord, nous aimerions rappeler l'esprit dans lequel ce thème de recherche a été abordé. Il s'agit d'une réflexion historique qui se veut objective avec les limites inhérentes à ce genre d'exercice (vérité jamais atteinte, recherche jamais achevée, interférences entre le présent et le passé) qui pèsent sur l'historien. Ensuite, vu le centre d'intérêt de notre contribution, nous tenons à réaffirmer notre respect pour la diversité des opinions que chacun peut formuler. Enfin, le choix d'un sujet aussi large suppose qu'on ne peut prétendre à l'exhaustivité. Aussi nous limiterons-nous à poser quelques jalons qui devront être approfondis par des recherches ultérieures et nous développerons notre analyse dans deux directions.

D'une part l'image de la femme merina gardienne de la tradition. Afin de préserver la hiérarchie sociale, fondement du pouvoir royal (*fanjakana andriana*), les Merina élaborent une image de la femme, qui se réfère au concept de sang.

D'autre part, les liens entre les valeurs merina et l'éducation féminine. Pour atteindre l'objectif qu'ils se sont assignés, les souverains vont imposer quelques principes essentiels concernant la notion de famille, le mariage et le rôle du *jaka* (1).

(1) Nous donnons le contenu de ce terme dans la seconde partie de cet article.

Ces deux parties de la communication s'appuient sur des documents de première main (2) et d'autres déjà connus (3). Bien que certains ouvrages aient abordé le sujet, leurs auteurs ont tendance à généraliser lorsqu'ils parlent de la femme. Nous arriverons sans doute à des conclusions qui sont loin d'être neuves. mais il reste possible de repenser d'une manière différente à quelques-unes d'entre elles.

C'est vers le XVIème siècle que contes et légendes servent à développer l'idéologie monarchique et qu'on attribue à des femmes *andriana* (nobles) (4) l'incomparable tâche d'engendrer les rois merina. En effet, l'évolution des clans a entraîné une hiérarchisation de l'Etat et de la famille. En conséquence, une aristocratie caractérisée, des chefferies héréditaires et des familles de devins-guérisseurs voient le jour. Ceci explique que les traditions merina tendent-toutes à légitimer l'avènement des régimes monarchiques à partir du roi Ralambo (XVIème siècle). Elles attribuent à ce souverain, l'institutionnalisation des traditions rituelles propres à justifier le pouvoir virilisé (5).

Ainsi s'élabore une image de la femme en fonction du nouvel ordre politique.

I

L'IMAGE DE LA FEMME MERINA : GARDIENNE DE LA TRADITION

Les normes sociales exigent de la fille qu'elle devienne une bonne épouse et une bonne mère. La position de la femme est essentiellement déterminée par le fait que lui incombent l'entretien et la gestion du foyer, l'éducation des enfants, la confection des vêtements et de certains ustensiles domestiques (nattes, divers objets de sparterie), la culture et l'élevage domestique. Mais dans la société hiérarchisée il lui est assigné en plus un rôle particulier.

UNE SOCIETE HIERARCHISEE

En établissant des régimes monarchiques, les souverains malgaches mettent en place une hiérarchie sociale fondée non plus sur l'âge, mais sur l'origine sociale (*taranaka* : souche). Les principales raisons qui peuvent expliquer cette nouvelle

(2) Les contes et légendes sont peut-être connus mais ils n'ont pas été exploités dans l'optique de ce travail.

(3) A titre d'exemple, voir J. Ravelomanana, *La femme et la politique*, Antananarivo, Ministère de la Culture et de l'Art révolutionnaires, 1985, 63 p.

(4) J. Ravelomanana, *op. cit.*, pp. 2-10 (l'exemple des femmes *Andriantompokoindrindra*).

(5) Exemple : l'institutionnalisation de la circoncision. Dans le rituel de la circoncision, le pouvoir établit des règles mettant la femme à l'écart de la cérémonie. C'est un des temps forts de l'opposition homme-femme, père-mère. La circoncision est, à un double titre, un rite de passage : passage de l'enfant du cercle des femmes à celui des hommes et passage de l'enfant de la lignée maternelle à la lignée paternelle. Sur ce dernier point, l'expression *didim-poitra* est très significative. On coupe le lien qui rattache l'enfant à sa mère, la représentante du lignage maternel (*poitra* désignant en malgache le nombril).

hiérarchisation sont les suivantes : le culte des ancêtres, le pouvoir à tous les niveaux et la notion de propriété, de patrimoine paternel surtout. *Anaran-drainy* (littéralement le nom du père) est en fait une expression qui désigne le concept de succession et des biens et du nom, le souci de sa conservation (*lova tsy mifindra* : héritage non transmissible à des étrangers à la famille). Pour arriver à cela les Merina attribuent à la femme une énorme responsabilité en introduisant le concept de sang (*ra*), avec toutes les contraintes et tous les interdits qu'il engendre.

LE CONCEPT DE SANG

Après le XVI^{ème} siècle, l'expansion des groupes de cultivateurs guerriers à la recherche de terres arables favorise la prépondérance d'un système patrilinéaire et d'un statut aristocratique des chefs de *foko* (clan). La femme possède désormais un statut contradictoire : d'un côté, sa situation juridique régresse, de l'autre, son rôle procréateur prend de l'importance. Or, cette nouvelle situation est paradoxale en elle-même : pour toutes ces raisons, la femme devient une monnaie d'échange. Cette position entraîne quelques conséquences :

1.- La femme représente un capital producteur d'enfants, et donc de richesse, source de la puissance matérielle et sociale ;

2.- La femme permet également que se nouent des alliances entre des clans ou des royaumes (6).

C'est à la faveur d'alliances de ce genre qu'apparaît le concept de sang. Le mariage implique des données sociales, des croyances mythiques et mystiques. Les conjoints, supposés tous les deux d'ascendance divine, scellent ainsi une alliance hiérogamique (7).

Le fait d'avoir pu s'approprier l'origine divine de la femme aide les souverains à établir des régimes très structurés, sans avoir à les expliquer. En effet, à travers les contes malgaches, la femme apparaît comme un présent de Dieu et du ciel (8), envoyé sur la terre, non seulement pour donner naissance à l'humanité, incluant dans cette notion les règnes végétal et animal, le cosmos *ny tontolo iainana*,

(6) R.P. Callet, *Ny Tantaran'ny Andriana eto Madagasikara* (traduction de Chapus et Ratsimba, *Histoire des Rois*), 2 vol., Tananarive, 1908. Les exemples relatifs aux alliances matrimoniales de ce genre sont nombreux, cf. p. 325, 5, 7, 710, 1014.

(7) Ce fait peut expliquer la tenue des nuits rituelles telles qu le *lapabe*, sorte d'orgie (orge : sens grec du mot) au cours de laquelle tous les interdits sociaux sont supprimés, car le mariage des deux permet tout renouveau, toute renaissance. Nul ne doit être exclu de cette régénérescence. Pour montrer que son mariage était celui d'un dieu avec une déesse, Radama I^{er}, en 1826, autorise son peuple à faire un *lapabe*, au grand dam des missionnaires.

(8) Voir à ce sujet tous les contes relatifs à l'origine de la femme, du riz, par exemple dans les *Tantara* du R.P. Callet, p. 14-15.

mais aussi pour justifier l'existence de la noblesse, du pouvoir monarchique de droit divin des *Andriambahoaka* malgaches(9).

Les récits mythiques (10) présentent les souverains comme des être à part, d'essence surnaturelle, parce qu'ils possèdent une qualité mystique : le *hasina* (11), vertu permettant aux souverains de se donner un sang spécial et particulier. Grâce au *hasina* l'orgueil, l'honneur, la puissance du groupe sont exaltés.

Avec Ralambo, la croyance à la pureté, à l'authenticité du sang devient plus intense à l'intérieur du groupement familial, car l'ascendance immédiate est encore proche et les chefs élus veulent devenir héréditaires et s'attribuer des pouvoirs de plus en plus étendus. Ainsi, les souverains merina s'arrogent des prérogatives pour constituer une nouvelle société divisée en groupes hiérarchisés. Cette notion de sang est alors inséparable d'une hiérarchie sociale dont elle porte le reflet. Faire intervenir ce concept et les croyances qui en découlent ne revient pas à dire que l'on défend ou que l'on prône cette explication matrimoniale. En retour, le supprimer serait nier la réalité.

Le concept de sang met en relief l'aspect mythique du couple. Sacré par excellence, le sang émane du groupe, d'une souche utérine (*zanak'anabavy*) : enfants de la soeur, d'un terrain, d'un nom même. La femme transmet le sang à de nouveaux enfants. Ce sang circule, et ne doit ni s'égarer, ni se perdre. La femme doit être éduquée dans ce sens.

II

VALEURS MERINA ET EDUCATION FEMININE

Le milieu familial élargi (*fianakaviambe*), le mariage, le culte des ancêtres sont les éléments principaux du système éducatif merina.

LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE CETTE EDUCATION

(9) Terme emprunté au recueil d'études et de recherches présenté par F. Raison-Jourde, *Les souverains de Madagascar*, Paris, éd. Karthala, 1983, 477 p.

(10) L'expression "récits mythiques" est employée, ici, dans le sens "d'histoires vraies" utilisé par les ethnologues, les sociologues, les historiens des religions. De fait, cette recherche porte en premier lieu sur une société où le mythe était "vivant", car il fournit des modèles pour la conduite humaine et confère, par la même, signification et valeur à l'existence.

(11) *Lehasina* : selon le père Weber, est une "vertu intrinsèque ou surnaturelle qui rend une cause bonne et efficace en son genre". Ce mot a des acceptions diverses, mais les Malgaches l'ont utilisé et l'utilisent dans le sens bien appréhendé par le père Weber. Les souverains vont l'employer comme fondement de leur pouvoir. Cf. P. Weber "Dictionnaire malgache-français rédigé par la Mission française catholique de Madagascar, la Réunion, 1853,

La première valeur à acquérir est la notion de famille.

. La notion de famille

C'est au sein de la famille que la petite fille est modelée suivant les normes qu'on exigera d'elle dans son comportement d'adulte, dans ses charges futures. Tous les rites qui l'entourent depuis sa prime enfance concourent à la réalisation des vœux qu'on formule pour elle : une vie heureuse, c'est-à-dire une bonne santé et l'acquisition d'un code social. A l'intérieur de la famille, l'éducation est presque toujours la même à quelques variantes près, selon les différents groupes hiérarchisés (12). Et les discours tenus lors des demandes en mariage (*kabary ampanambadiana*) soulignent les traits saillants de l'éducation traditionnelle (13).

. Le mariage

Dans ces discours et dans le vécu au quotidien, le mariage domine la vie sociale. Son importance se concrétise par de nombreux traits. Cérémonie familiale la plus prestigieuse rassemblant le plus grand nombre de personnes, le mariage constitue, à différents niveaux, la principale occasion —avec les funérailles et les exhumations— de rencontres d'un groupe bien déterminé avec ses parents et alliés.

Acte sacré, le mariage engage la vie même des clans, des familles. Par sa nature, l'union conjugale est, pour une grande part, l'articulation entre les groupes sociaux hiérarchiques et la parenté. Les règles de parenté et de mariage sont à la fois très élaborées et strictement observées (14). Le choix s'oriente en général, selon la parenté ou la non-parenté, selon les groupes auxquels appartiennent les deux intéressés. On ne se marie que dans son groupe, plus exactement dans son sous-groupe (15). Cette restriction très importante est liée au culte des ancêtres et à la filiation biologique par les femmes. "La caste d'un individu, inhérente à sa nature propre, héritée biologiquement, interchangeable même par l'affranchissement, se transmettait par les femmes" (16).

Le clivage social engendre toute une série d'interdictions et de règles matrimoniales relatives au choix de l'époux et de l'épouse. Il justifia alors les mariages consanguins, les mariages préférentiels, l'inceste parfois, et dans un sens

(12) R.P. Callet, *op. cit.*, p. 322-323. B. Domenichini-Ramiaramanana, *Du ohabolana au hainteny, Langue, littérature et politique à Madagascar*, Paris, Karthala, 1983, 665 p.

(13) M. Rasamuel, "Kabary am-panambadiana", in *Bulletin de l'Académie malgache*, n. s., t. XI, 1928, p. 1-52.

(14) R.P. Callet, *op. cit.*, p. 168.

(15) Par exemple, si on appartient au groupe *hova*, on peut être du sous-groupe Tsimahafotsy, Tsimiamboholahy, Mandiavato, etc... Si on appartient au groupe *Andriana*, son sous-groupe peut être Zazamarolahy ou Zanadralambo. En principe, on se marie dans son sous-groupe.

16. R.P. Callet, *op. cit.*, p. 168.

général, l'endogamie. En effet, au niveau des princes et des souverains, l'inceste peut être accepté pour "raison d'Etat". Citons le cas du roi Ralambo (1575-1610) et de Ratsitohaina, fille de son frère (17).

Il est intéressant de voir de quelle manière les anciens Merina ont réussi à accepter ces principes. Ils ont eu recours à la notion d'ancêtre commun et à la pratique du culte des ancêtres. En effet, toute la vie des anciens se déroulait en tenant compte des ancêtres. Ils étaient omniprésents. Dans la maison, leur présence se concrétisait par l'existence d'une petite corbeille cousue, suspendue au coin des prières, le coin nord-est, et qui contenait le *jakan-drazana* (viande des ancêtres).

. Le rôle du *jaka*

A l'origine, le *jaka* permettait aux familles apparentées de fêter, au cours d'un repas pris en commun, le début de l'année lunaire. La famille proche et les parents (*havana*, *mpihavana*) y participaient. Ce repas de communion réunissait non seulement les vivants mais également les morts avec les vivants. Chacun recevait une part de cette viande rituelle, coupée en minces lanières salées et séchées (*kitoza*). La consommation du *jaka* prouvait la parenté et l'alliance, dont la prétention à des droits au même tombeau (*velona iray trano*, *maty iray fasana*), vivants dans la même maison, morts dans le même tombeau). Ainsi, "la consommation impliquait et manifestait l'unité de la famille et l'appartenance de caste" (18).

En faisant intervenir de la sorte les ancêtres, on tolérait qu'une femme devînt l'épouse d'un homme, appartenant à un groupe social supposé supérieur au sien dont les *razana* (ancêtres), présents lors du *jaka*, daigneraient lui accorder des enfants de son propre groupe. Par contre, il était inconcevable qu'une femme supposée supérieure à un homme pût sans encourir le rejet par son groupe, mettre au monde des enfants, dont le père descendrait d'ancêtres d'un groupe "inférieur".

Ces principes, plus ou moins assimilés, expliquent que la femme merina s'unît d'autant plus rarement à un individu supposé de rang inférieur, qu'elle attache plus d'importance que l'homme à l'égalité de naissances et choisit (ou est obligée) de rester célibataire plutôt que de renoncer aux traditions de son clan. Ainsi, c'est moins par l'intermédiaire des hommes que par le truchement des femmes que barrières traditionnelles et règles endogamiques sont les mieux conservées. Dans ce contexte, le souci primordial de toute mère de famille, de tous parents d'une jeune

(17) *Ibid.*, p. 298.

(18) L. Mollet, *Le bain royal à Madagascar*, Tananarive, Impr. Luthérienne, 1956, p. 60 et suiv. Cf. aussi, du même auteur, *La conception malgache du monde du surnaturel et de l'homme en Imerina*, Paris, L'Harmattan, 1979, t. 2, p. 181.

filles à marier est d'éviter les mésalliances. Il importe donc de l'éduquer dans cette perspective.

LES MOYENS DE CETTE EDUCATION : TETIARANA (GENEALOGIE) ET FADIN-DRAZANA (INTERDITS ANCESTRAUX)

La famille se doit d'éduquer la jeune fille pour écarter tout désordre social et cosmique qui serait issu d'une mésalliance. Elle lui fait connaître donc les *tetiarana* (arbres généalogiques). Autrefois, ceux-ci étaient récités de vive voix, à l'instar des *tantara* (histoires) avec donc les limites afférentes à la tradition orale. C'est à travers les *tetiarana* qu'on appréhende aisément l'histoire des ancêtres, sujet d'orgueil et de fierté. L'importance de l'ancêtre pour l'éducation des enfants vient de ce qu'il est tout d'abord "source" (*loharano*) et fondement de la famille. L'ancêtre a donné la vie et en assure la conservation et le bien-être des descendants. Cette croyance explique le culte des ancêtres (*razana*).

Le terme *razana* donne en malgache par préfixation et suffixation le mot *firazanana*. Réciter ou décliner son *firazanana* signifie non seulement "présenter" son ancêtre et sa lignée, mais surtout préciser de quel lieu ou *tanindrazana* l'on vient, à quel groupe hiérarchique on appartient, les privilèges ou les désavantages qui en découlent, et à quelle tombe on peut prétendre. Lorsque quelqu'un dit que son *tanindrazana* est le village d'Ambohimanga (19) par exemple, en principe, il est de lignage Tsimahafotsy, car les Tsimahafotsy "viennent" d'Ambohimanga.

Si l'intéressé dit qu'il est d'Anosy Avaratra (20), en principe, il est Andriamasinavalona (21).

La connaissance de l'emplacement du tombeau de chacun permet de se situer socialement par rapport aux autres. Et au nom de la postérité et du lignage, les parents d'une jeune Merina lui ont toujours fait apprendre d'abord son propre arbre généalogique, et ensuite, à l'occasion, ses parents font allusion à l'ascendance de personnes dont l'alliance pourrait être intéressante ou digne d'intérêt.

(19) Ce village situé à 20 km au nord d'Antananarivo a été, dans sa plus grande étendue, attribué au groupe Tsimahafotsy par le roi Andrianampoinimerina (1785-1810). Ce souverain en arrivant au pouvoir avait, en effet, installé les différents *foko* dans des localités bien déterminées.

(20) Ce village se trouve aussi au nord d'Antananarivo, à environ une dizaine de kilomètres.

(21) A propos de cette identification, entre clans (*foko*) et territoires, voir la thèse de Razafintsalama, "Les Tsimahafotsy d'Ambohimanga. Organisation familiale et sociale en Imerina-Madagascar", in *Cahiers du Centre de Sociologie et d'anthropologie sociale*, Université de Madagascar, Antananarivo, n° 1, 1973, 305 p.

Dans une civilisation de l'oralité où le nom ne se transmet pas de parents à enfants et où, de plus, les gens changent plusieurs fois de nom (22), la parfaite maîtrise de l'arbre généalogique est bien difficile. Mais il se révèle indispensable de le connaître pour empêcher des liens incestueux, et donc tout risque de perturbation de l'ordre ontologique des choses et des liens interdits par le comportement social.

La protection sociale relève aussi du domaine du permis et du non-permis. Les tabous sur ce plan jouent un rôle primordial. Il s'agit de contraintes sociales qui entourent les lois relatives au mariage, à l'étiquette sociale. Les interdits matrimoniaux sont un des traits caractéristiques de la société traditionnelle. Les rapports dans la société merina réglementent des règles de vie strictes, codifiées et étiquetées. Et les marques de respect prédominent dans ce mode de vie. Il ne faut pas manquer aux règles de bienséance. Y faire défaut revient à commettre une très grave injure et risque d'entraîner des sanctions d'ordre physique ou mystique. Comme exemple d'étiquette, citons la manière de se saluer. Une personne considérée comme *zandry* (cadet par l'âge et par le statut social) doit absolument saluer en premier son vis-à-vis. Chez les *andriana*, il existe une formule consacrée "*Tsara va, tompoko ?*" (Sire, comment allez-vous ?). De fait, en tant que rite, la parole est un élément de regroupement social, puis de cohésion sociale, enfin de différenciation extérieure et donc un signe de ralliement.

Comment les enfants reconnaissent-ils les personnes à saluer ? Les rencontres dans le cercle familial, les contacts entre individus des originaires d'un même village, des réunions rituelles exceptionnelles (exhumations, funérailles), et d'autres occasions encore permettent aux grandes personnes de réciter l'arbre généalogique d'un tel et de le situer exactement. Même lors de jeux, on établit une certaine manière de différencier les groupes sociaux. La distinction est flagrante lors de la cérémonie du Bain royal (*Fandroana*) et du *fampitaha*, sorte de concours de beauté, au cours duquel, les petites filles, *andriana* (nobles) et esclaves, sont déjà classées en petites strates (23). Les jeux reflètent aussi l'organisation sociale. Tous les moyens éducatifs contribuent ainsi à former des jeunes filles capables de se positionner, pour conserver l'ordre établi.

La femme vazimba était placée sur un piédestal. Elle était génitrice, la Mère-Terre, fille de Dieu. Avec l'organisation étatique et l'accroissement de la population, la femme est petit à petit située par rapport à l'homme. Dans la société

(22) A la naissance d'un enfant, ses parents perdent momentanément leur nom et deviennent tout simplement le père ou la mère d'un tel (*rain'i...*, père de ... ; *Renin'i...*, mère de...). L'enfant lui-même a un nom, une sorte de sobriquet, qu'il perdra à une occasion déterminée, lors de la première coupe de cheveux par exemple. Cf. J. Ramamonjisoa, "Noms passés, nom présents chez les Merina", in *Cheminevements*, ASEMI, XII (1-4), Paris, 1980, p. 169-182.

(23) R.P. Callet, *op. cit.*, p. 175.

merina traditionnelle, la femme a la fonction essentielle de médiatrice, d'intermédiaire entre des groupes d'hommes.

La coutume matrimoniale s'élabore pour les hommes et par les hommes. Mais la femme en est l'élément fondamental puisqu'elle transmet directement les valeurs. En conséquence, le mariage apparaît comme l'instrument capital et dynamique de création des groupes sociaux, le fondement de leur existence permanente, de leur ordre, de leur organisation, de toutes leurs croyances et activités. Procédant d'exigences multiples, le mariage est à la fois acte politique, diplomatique et manifestation de prestige, de richesse dont la solennité et l'ostentation varient avec la situation sociale de ceux qui se lient et sont liés. Le mariage crée, noue, renouvelle des liens, des sentiments, des droits, des devoirs entre des groupes d'hommes détenteurs de puissance et d'autorité par l'union de leurs enfants.

L'élément féminin, bien que faisant figure de monnaie d'échange, joue, néanmoins dans le domaine des alliances, un rôle éminent. En effet, le fait capital se trouve entre les mains de la femme. Elle apprend et transmet de génération en génération, le vaste système de parenté, de cohésion. Grâce à la femme, la parenté ne se perd pas. Dans le milieu traditionnel, l'éducation des filles obéit à deux soucis primordiaux ; d'une part, faire de la jeune fille un appui, une assurance pour l'entretien et le maintien du culte des ancêtres ainsi que pour le respect des anciens, d'autre part un atout de premier plan pour l'avenir. En effet, la jeune fille doit assurer la survie du groupe dans l'honneur.



FAMINTINANA

Ity lahatsoratra ity dia mampiseho ny fahaizan'ireo andriana nanjaka teto Merina nampiasa ny rafitry ny fiaraha-monina hampioring ny fahefany. Nasiany ambaratongany teo amin'ny fiaraha-monina ; narindrany araka izany koa ny fitaizana ny ankizivavy hampijoro ilay rafitra an-tanan-tohatra teo amin'ny fiaraha-monina ary nifanindran-dàlana tamin'izany ny fanamafisana orina ny fahefan'ny andriamanjaka. Koa nampiasain'ny andriamanjaka sy ny fiaraha-monina teto Imerina ho fitaovana ilay fiheverana ny fahambonian'ny rà, ny letiarana ary ny fadin-drazana.

ABSTRACT

The Merina royal government was very skilful in turning the social system to its advantage. Society was organized into a hierarchy and adequate education provided to women, thus strenghtening a more and more rigorous social stratification and consolidating monarchy. For this purpose, a few means were used by the sovereigns and Merina society : blood-concept (*Ra*), genealogy (*letiarana*) and ancestral taboos (*fadin-drazana*)